

NARCISSE SANS MYTHE

Didier de Brouwer

Le narcissisme est victime d'un étrange succès. Il est omniprésent dans le discours contemporain en ce qui concerne les hommes politiques et la critique du pouvoir, mais pas seulement. Qui n'aurait en effet entendu l'un de ses analysants venir affirmer, dûment instruit par ses recherches sur le world wide web que sa compagne ou plus fréquemment son compagnon répondait parfaitement à la catégorie de pervers narcissique ? Faut-il y reconnaître un signe des temps que ce diagnostic, dont le terrain fut préparé par le DSM IV avec son trouble de la personnalité dite narcissique, s'est répandu à la vitesse d'une trainée de poudre. On rencontre même des ouvrages sur les étals de librairie traitant point par point du sujet avec force de questions-réponses dans le but d'aider à reconnaître infailliblement cette catégorie de personnes masquées dans nos masses contemporaines et tapies sur la toile. Il s'agirait de savoir les identifier si l'on veut éviter de succomber à leur contrôle car ils ont bien entendu tous les atouts de la séduction. Ainsi, le narcissisme comme à l'origine de son introduction dans la psychologie de la fin du 19^{ème} siècle reste-t-il solidement associé à la perversion avec son corollaire de pouvoir arbitraire et d'emprise abusive. L'usage qui en est fait sur les plates formes sociales manifeste une méfiance paranoïde qui infiltre ce nouveau mode d'échange et de rencontre.

En préparant ces journées nous avons eu pour souci d'entrelacer non pas deux mais trois axes, trois questionnements, trois modes de tirer ce fil du narcissisme traditionnellement et plus classiquement distingué en primaire

et secondaire. Effet sans conteste du séminaire 2 de Lacan qui y déclare l'autonomie de l'ordre symbolique, sa déclaration d'indépendance dans ce trépied Réel-Symbolique-Imaginaire qui constitue le socle de son enseignement et qu'il maintiendra jusqu'au bout en le liant si étroitement à son nom. Cet ordre symbolique « *qui n'est pas l'ordre libidinal où s'inscrivent aussi bien le moi que toutes les pulsions* » nous dit-il à la fin de son séminaire, a tendance à être plutôt rejeté par le narcissisme. L'ordre symbolique est muet et pourtant ne cesse d'insister, insistance que le mythe présente bien dans l'écholalie répétitive de la nymphe Echo, privée de parole comme Narcisse est privé d'un corps qu'il ne peut reconnaître comme sien. Narcisse emmène dans une temporalité figée, une narcose sans réveil possible sinon dans sa métamorphose en fleur, réalisation achevée et régénérée à chaque printemps de ce qui constitue son essence, son nom. Il n'y aura pas eu de permanence de l'objet sans la nomination qui le maintienne dans une certaine consistance. La caractéristique de l'objet perçu narcissiquement, « *toujours prêt à s'évanouir* » est d'être dans l'instantané comme le remarque Lacan. Le rythme accéléré de la vie contemporaine, la caducité des objets exploitant l'inconstance du désir dans notre monde transformé en marché de grandes entreprises ne le démentiront pas, pas plus que la clinique de l'enfant dit insupportable. Cependant le narcissisme est comme le Janus bifrons qui offre deux visages. On ne peut seulement en retenir l'impasse que le mythe nous raconte. Le mythe présente aussi quelque chose du socle de notre subjectivité sans lequel l'identité vacille et c'était assurément dans l'intention de Freud de le mettre à jour. Pris dans ce sens il est *ce quelque chose, cette nouvelle action psychique qui vient s'ajouter à l'autoérotisme* pour permettre un développement du moi, et je reprends ici presque mot à mot ce qu'il (Freud) amène dans son texte majeur sur la question.¹ Ainsi, le sentiment de soi est étroitement lié au processus narcissique, l'image de notre propre corps *leste tout échange verbal*.² L'unité que l'homme met dans son monde, celle qui constitue ses objets de désir *c'est à l'image de son corps en tant que principe de toute unité qu'il le doit*.³ Si le narcissisme est tourné vers la vie toujours en quête d'un amour, d'un rassemblement de la substance vivante que le sexe sépare, il est aussi tourné vers la mort, de par un au-delà du principe de plaisir et son insistance répétitive. Parler du narcissisme c'est donc toujours une théorie de l'amour

1. S. Freud : *Pour introduire le narcissisme*, O.C. vol. XII, p. 221, PUF.

2. J. Lacan : *Séminaire 1*, dernière leçon.

3. J. Lacan : *Séminaire 1*, leçon du 16/3/55.

puisqu'il s'agit de rien de moins que ce qu'il vise : l'être de l'autre. L'érotomanie paranoïaque qui va jusqu'à se sentir dépossédé, dupé par un autre mis d'abord en place d'idéal adoré manifeste son étroit voisinage de structure avec la haine lorsque la médiation par la signification phallique vient à échouer.

Trois axes donc que l'on pourra reconnaître et entrelacer au programme de ces journées, et ce à partir de l'expérience d'une clinique plurielle, plurielle d'autant que nous avons le plaisir d'entendre des invités d'autres cénacles analytiques qui ont accepté de nous faire participer à leurs questions et observations sur le sujet et qu'ils en soient ici remerciés d'avance. Ces axes de questionnements que nous souhaiterions entendre orienter nos débats, on pourrait les esquisser ainsi :

- Quelle place faisons-nous dans notre écoute à cette place centrale du narcissisme dans la théorie freudienne, et est-ce bien un authentique concept ?
- En quoi les discours contemporains viennent-ils influencer ce lieu d'équilibrage de l'identité qu'est le narcissisme, d'équilibrage entre pulsion sexuelle et pulsion de destruction ?
- Comment mettre en tension narcissisme et perversion, narcissisme et objet partiel en revenant à ce temps premier qu'est le temps de la perversion dite polymorphe de l'enfance ; qu'en résulte-il sur notre théorie de la formation du moi ?

Dans l'argument de ces journées il est fait allusion au livre de Christopher Lasch, *La culture du narcissisme*, paru dans les années 80. Ce livre dénonçait la montée en puissance d'un phénomène qui n'a fait que s'intensifier depuis. L'idéologie du progrès s'est enrayée et à celle d'une science apportant un progrès sans limite à notre société s'est substitué le règne du néolibéralisme avec la compétition sans frein et sans scrupule des ego qu'il promet, sans parler de ses effets sur les émotions, les goûts et les spécificités de chacun devenant la matière première d'un vaste quadrillage numérique aux fins de les exploiter au mieux. La vérité de l'utilitarisme, c'est qu'il met à nu la question du désir et du réel de son objet. Espérons qu'il finisse par en laisser apparaître quelque vérité sur ce qu'il peut mobiliser en nous de leurrant. Pour l'instant, les effets d'une concurrence généralisée tuent plutôt le désir et restreignent son champ appauvri par le repli défensif d'une libido centrée sur le moi, un moi instable qui a pu faire dire que nous étions à l'ère de l'individu incertain, à un tous prolétaires comme le disait

Lacan. La défense narcissique se traduit aussi comme la clinique actuelle ne cesse de le montrer, par un sentiment de vide intérieur et d'inauthenticité. Nous évoluons vers une société d'épars désassortis pour reprendre le terme de Colette Soler, ou encore un tous prolétaires. Des narcisses seuls en quelque sorte, sans mythes mais mesurés, quantifiés, évalués, aux désirs prédictibles par un appareillage d'algorithmes dont la pénétrante sophistication dépasse largement le panoptique de Bentham.

Depuis Freud et l'on pourrait dire tout aussi bien depuis 1956, année du séminaire *Le moi dans la théorie freudienne et la technique de la psychanalyse de Lacan*, les termes d'individu et d'individualisme ont pris un sens plus aigu qui n'a eu de cesse de s'accroître et de s'élargir. Ceci n'est pas sans conséquence sur notre perception du narcissisme et lui donne une place dans le discours qui n'est pas comparable à l'époque où Freud découvrait ce qu'il définissait comme l'équivalent libidinal de l'égoïsme. Un large pan de la culture dominée par l'idéologie managériale nous assène plus que jamais le credo de l'individu autonome, forgeant sa propre destinée, expérimentant des psychotechniques d'optimisation permanente de soi. C'est l'accroissement d'une efficacité sans limite qui est désormais valorisée. Le monde est devenu manichéen, l'âme humaine devenue une machine à positiver s'auto reprogrammant, traquant les pensées négatives comme le remarque le philosophe Byung-Chul Han dans son récent essai sur la psychopolitique.

Revenons à Narcisse et à l'incontournable imaginaire qu'il sous-tend. L'histoire est connue, trop connue, elle flatte notre imaginaire qui pense trop vite comprendre. Narcisse s'éprend de lui-même en découvrant son image, il succombe de sa fascination, immobilisé par une incoercible contrainte à laquelle il ne peut échapper. L'oracle, *Narcisse ne pourra vivre vieux que s'il ne se connaît pas* annoncé à sa naissance à sa mère la nymphe Liriope ayant conçu Narcisse après son viol par le fleuve Céphise, aura été accompli. Derrière cette apparente évidence d'une énamoration captivée par une belle image, comme pour le jeune Werther de Goethe, se manifeste une véritable question dans laquelle s'opposent les réponses des différentes interprétations et lectures littéraires du mythe. De quoi ou de qui s'éprend Narcisse ? Se reconnaît-il ou se méconnaît-il ? Comment situer le moteur de ce mouvement qui conjoint aussi étroitement la passion amoureuse, autrement dit Eros, et l'immobilisation mortelle de Thanatos ? Est-ce d'un corps dont la conscience le sépare qu'il tombe amoureux ? « *O mon bien souverain, cher corps, je n'ai que toi* » met le poète Paul Valéry dans la bouche

de son Narcisse. Ou bien est-ce cet autre qu'il ne peut reconnaître comme lui-même et le fige dans un face-à-face sans issue ? L'image qui suscite l'élan amoureux du veneur d'Artemis est-elle un double, un simple reflet de lui-même reconnu comme tel ou bien un autre étranger, dont le mauvais œil l'ensorcèle et le piège dans une mortelle duperie ? « *Iste ego sum* » s'écrie Narcisse dans le texte des métamorphoses d'Ovide : « *Celui-là c'est moi* ». Irruption de l'*unheimlich* dans l'*heimlich*. Seul se connaître, ou plutôt se reconnaître ne peut durer que l'instant où se lève la méconnaissance pour aussitôt aller vers la mort ou l'obscurcissement de la pensée. Cet autre qui le regarde et dont Narcisse tombe amoureux s'il est autre que lui-même, est un autre qui devient dans la conceptualisation freudienne la forme idéale d'un moi composite, divisé, toujours en quête d'une complétude nostalgiquement projetée dans le temps d'une enfance mythique mais inaccessible, irréalisable. Idéal aussi inatteignable que dans la passion de la surestimation amoureuse assoiffée d'une possible fusion de deux âmes. Il faut toute la richesse du récit mythique pour problématiser ce qui renouvellera la théorisation freudienne en réponse à la dérive jungienne car le concept de narcissisme vient en réponse à une vraie question : la théorie de la libido ne pourrait expliquer selon Jung la perte de réalité dans les paraphrénies et la *dementia præcox*. La libido n'est pas une énergie abstraite et asexuée qui émane de l'âme et flatte une conscience qui se voudrait transparente à elle-même, orgueilleusement universelle répondra obstinément Freud. L'âme, ce double désincarné qui appartient en fait à des temps originaires du moi, lorsqu'il ne s'était pas encore bien délimité de l'autre, Narcisse en raconte la rencontre manquée. « *Ce que l'on aime de soi en l'autre, sans le savoir, c'est aussi son propre corps* », écrivait Jean Bergès dans son bel article sur le narcissisme⁴. La surestimation amoureuse est à la névrose ce que la mégalomanie ou l'angoisse hypocondriaque sont à la psychose. Soit l'objet semble s'éclairer de lui-même d'une lumière qui comme dans les peintures de Caravage provient d'une source en-dehors du tableau, soit « *l'ombre de l'objet tombe sur le moi* » au point de s'y confondre ou de l'obscurcir comme le remarque Freud dans son texte *Deuil et mélancolie*. Entre ces deux extrêmes se déclinent toutes les variations des élans du moi dans sa recherche d'un objet d'amour. Le moi se construit et se maintient dans un mouvement constant de la libido entre objet et identification : on aime selon le mode narcissique ou le mode par étayage.

L'introduction du narcissisme est un tournant majeur dans la théorie freu-

4. Jean Bergès et Gabriel Balbo, *Psychose, autisme et défaillance cognitive chez l'enfant*, Erès 2001.

dienne. Après avoir consacré tous ces efforts à la découverte du refoulé, « jusqu'à présent, confie-t-il dans une lettre à Jung, je n'ai jamais écrit en fait que le refoulé comme le nouveau, l'inconnu, en tant que Caton qui prend parti pour la *causa victa* ». Il est maintenant temps, poursuit Freud, de rendre ces droits à la *causa victrix*, celle qui semble toujours victorieuse et qu'il nous faut mieux comprendre, l'attitude du moi à l'égard de la libido⁵. Mieux comprendre l'attitude du moi à l'égard de la libido devient l'objet d'une recherche dont le texte *Pour introduire le narcissisme* marquera l'effort de conceptualisation juste avant les écrits métapsychologiques introduisant à la deuxième topique. S'en suivra la théorie de l'idéal qui articule la libido du moi à la libido d'objet, en est le point pivot comme l'avance *Psychologie des masses et analyse du moi*. Cette promotion de l'idéal dans la conceptualisation freudienne est centrale, nécessaire pour construire une instance au regard de laquelle se juge et s'évalue le moi, elle est aussi réponse à une critique jusqu'alors adressée à la psychanalyse accusée de mettre en péril les idéaux et les valeurs les plus nobles de la culture, une place à nouveau concédée à l'instance refoulante qui sera malheureusement remise au centre par les successeurs directs du maître. Par l'idéal et sa place conceptuelle dans le nouveau modèle de l'appareil psychique, c'est tout le lien du moi à la *Kultur* qui revient au devant de la scène. L'idéal tient une place médiane entre l'objet et le moi, entre imaginaire et symbolique comme le développeront les premiers séminaires de Lacan. L'idéal de la *Massenpsychologie* a une fonction dynamique dans la construction identificatoire. L'introduction de l'idéal risque cependant d'émousser la subversion de la découverte freudienne qui n'a de cesse d'en affirmer la nature sexuelle, loin de l'abstraction de l'idée platonicienne. La promotion du concept de narcissisme réaffirme le lien de la libido au sexuel, sans pouvoir jamais en expliciter la raison, celle-ci reste voilée, comme le souligne Lacan dans son séminaire.

Freud va rechercher dans les récits fondateurs de notre culture le concept de narcissisme pour appuyer une intuition fondamentale que lui suggère l'expérience clinique : ce n'est pas une conscience transcendantale et transparente à elle-même qui constituera le socle de l'être-parlant mais le mouvement même d'un désir que celui-ci méconnaît de structure. A la plongée mortelle de Narcisse dans l'eau de la source, cet élément liquide qui est la substance même de ses origines, ce grand Autre qui manque à lui faire signe, correspond la parole écholalique, dévitalisée de la nymphe Echo.

5. Cf. Paul Laurent Hassoun dans *L'entendement freudien, Logos et Anankè* p.191 – Gallimard 1984.

La fusion des âmes, l'injonction *rejoignons-nous* de la nymphe reprise en écho aboutit tragiquement comme ne cessera de le répéter la dramaturgie amoureuse. Mais au-delà de il n'y a pas de rapport sexuel du mythe gît la question d'un signe premier qui déclenche la dialectique de l'amour car il n'y en a aucun qui fasse sens pour Narcisse. L'eau dans laquelle il se noie, c'est aussi l'élément d'une scène primitive brutale dont il s'origine, retour fusionnel qu'il agit sans pouvoir reconnaître. Comme l'exemplifie a contrario Narcisse, c'est bien le désir qui est premier, même et surtout lorsqu'il est forclos. Lacan équivoquera sur l'assonance entre *liebe*, amour et libido. Pas de narcissisme sans une *verliebtheit*, une énamoration première. Sa source est un x, point d'origine offrant toujours à un sujet l'occasion d'une trouvaille qui n'aura jamais été que retrouvaille avec les traits prélevés sur l'Autre. C'est eux qui lui donneront corps aux marges de son fantasme. Freud rebaptisera le désir sur le modèle de la physique pour en faire un champ unifié de force, celui de la libido, afin de mieux en pister les changements et les métamorphoses. L'objet du désir est un leurre captivant comme le soulignera Lacan, apparence changeante et insaisissable déclenchant cependant des phénomènes bien concrets. Le moi lui-même n'est rien d'autre qu'un état, un précipité des étapes majeures de ce mouvement entre l'objet leurre et le moi qui se l'approprie jusqu'à se l'incorporer. Mais comme Psyché désireuse de reconnaître enfin le visage de son visiteur nocturne, Freud échoue à nommer la raison du désir. Cette raison lui restera voilée dit Lacan, cela n'empêchera pas la théorie de la libido postulée de nature sexuelle de remanier toute sa métapsychologie contre ceux qui la noient dans les intérêts désincarnés de l'âme. Ainsi le terme de libido du moi dans sa nature postulée sexuelle, même si l'expérience clinique en développe toute la pertinence comme il l'expose dans son texte *Pour introduire le narcissisme*, restera-t-il opaque et les arguments proposés malgré toute sa perspicacité, pas sans évoquer l'histoire du tonneau percé. Je terminerai donc à dessein sur cette allusion à l'âme avec laquelle Lacan équivoquait ironiquement par le terme de lamelle qui ne manque de surgir lorsqu'on parle de narcissisme. Mais à chacun son manche pour fabriquer ses pensées et Christian Fierens à qui je passe maintenant la parole montre qu'on peut en faire autre usage.